



VOL. VI—No. 13.

MONTREAL, JEUDI, 1ER AVRIL 1875

{ ABONNEMENT, D'AVANCE. \$3.00.  
PRIX DU NUMÉRO, 7 CENTIMS.

## LA STATION DES IMMIGRANTS

A L'EMBRANCHEMENT DES TANNERIES

Ce vaste et spacieux édifice dont une des gravures de ce numéro reproduit l'aspect extérieur et intérieur, est une véritable page illustrée de l'existence des émigrés dans le Nouveau-Monde, comme les trois chapitres d'un roman qui pourrait s'intituler sans inconvénient : *Avant, Pendant et Après.*

Chacun de ces titres formant série, l'on aurait en quelques pages une nouvelle très-intéressante ; et, pour peu que l'auteur voulut y intercaler la description, les mœurs, les coutumes du pays d'origine et celles de la contrée nouvelle, une des meilleures brochures d'émigration qui ait jamais paru.

En effet, pourquoi les ouvrages officiels s'adressent-ils donc toujours à l'esprit, jamais au cœur ? Ils provoqueront les calculs de l'intérêt, rarement une émotion joyeuse ou triste.

On semble négliger l'âme à dessein en faveur de la raison, oubliant que l'homme est un composé des deux éléments, et que chez les classes populaires, celles qui constituent les masses émigrantes, c'est le sentiment qui domine, la faculté par conséquent sur laquelle il faut agir.

Des chiffres, des statistiques arides, de longues nomenclatures, des énumérations fastidieuses, des notions géographiques sèches et techniques, la plupart du temps incompréhensibles aux braves gens qui les lisent, tels sont les éléments ordinaires des brochures d'émigration.

On y parle une langue entendue d'un petit nombre, et beaucoup des émigrants qui débarquent au Canada, vous demandent fort naïvement où sont les nègres du pays.

A la place de ces compilations indigestes, au milieu desquelles tant de détails et de renseignements précieux sont rangés en colonnes méthodiques, classés en tableaux, ne serait-il point préférable d'y placer des détails moins préparés, de les répandre, de-ci de-là dans le cours d'un récit, de les faire pénétrer, afin d'en assurer l'assimilation, dans la trame d'une fable attachante, simple, naturelle, d'une sorte de roman d'aventures, à la fin duquel l'émigrant actif, industrieux, sobre, honnête, aurait le sort que la vertu récompensée a dans les romans populaires, et où l'émigrant paresseux, ivrogne et criminel, finirait comme ses pareils finissent en Europe par la misère, l'hôpital ou la prison.

Au cours d'une histoire semblable, l'auteur pourrait, tout en exposant les avantages et les ressources de la localité, prévenir l'émigré sur la difficulté des débuts, l'initier peu à peu aux coutumes du pays, lui en faire même connaître les préjugés, les habitudes sociales : décrivant ici un baptême, là un mariage, ou le faisant assister à des funérailles. Un jour ce sera la fenaison ou les semailles, une autre fois une fête religieuse, une course de chevaux, une marche en raquettes ou des régattes ; la nomination d'un maire, d'un député, ou la visite du curé, etc., etc., enfin tout ce qui constitue la poésie et les réalités de la vie.

En ces diverses circonstances, journées de travail ou jours de fête, jeux ou cérémonies, en toute saison, les statistiques, les chiffres, les connaissances géographiques, celles de la flore ou de la faune de la contrée, viendront se placer d'elles-mêmes, et comme elles s'appliqueront à des personnes ou à des choses, à un événement, à des faits contenus dans la narration, mis en relief dans un épisode dramatique ou une description pittoresque, la mémoire les retiendra sans effort comme une partie du tout, ainsi que l'œil frappé des beautés du paysage distingue, au souvenir, chacune des lignes qui formaient l'ensemble.

Voilà, pensons-nous, quel devrait être la nature, le genre et le but d'une brochure à l'usage des immigrants d'Europe.

Voyez dans notre gravure : *Avant le départ.* Quel dénûment, quelle misère révélaient cette pauvre cabane d'où la fumée s'échappe par la porte ! et la sombre attitude du mari, et celle de la femme qui réchauffe son enfant contre son sein tari ! Le père demeure pensif : les années précédentes ont été mauvaises ; pour subsister on s'est défait peu à peu du bétail, puis des instruments de travail ; la récolte de l'année s'annonce mal. Quel sombre avenir !

Que faire ? Le fils du voisin parti il y a deux ans pour l'Amérique, vient d'envoyer quelque argent à sa famille ; sa lettre décrit le pays où il possède aujourd'hui une ferme : un sol fertile, des communications faciles, assurent la vente des produits. Jacques est heureux, il pense à se marier, et engage ses anciens compagnons à venir le rejoindre.

Partir ! laisser le pays, les parents, les amis, quelle extrémité ! Oui, mais là-bas, de l'autre côté de l'océan, on trouvera le travail, l'aisance, qui sait ? peut-être la fortune un jour ! Ici, les impôts, l'emprunt, ont tout dévoré. La femme se lamente, le

mari reste songeur. Enfin un matin, on se décide au voyage. On charge le mince bagage sur une voiture, l'on atteint la ville en se retournant bien des fois en chemin, et deux jours après, sur le pont du navire, les émigrés voient à peine, tant les larmes emplissent leurs yeux, disparaître les rivages de la patrie.

La vie du bord n'a rien de bien séduisant, mais on a des compagnons ; l'on se console à raconter ses misères, et surtout à communiquer ses espérances.

La mer est belle, le vent propice, le steamer bon marcheur ; on cause, on fume le jour, la nuit chacun repose rudement bercé par le roulis, et dix jours après le départ, un point noir émergeant à l'horizon, fait palpiter tous les cœurs : c'est la terre d'Amérique !

Progressivement, à mesure qu'on avance la ligne brune grossit, on distingue les montagnes, les clochers des églises, les maisons ; on jette l'ancre ; le navire est au mouillage, l'on débarque. Ici commencent l'étonnement, la surprise, les contrariétés, les embarras. Heureusement que le personnel de l'émigration veille sur les arrivants, s'informe de leur état, de leurs désirs, leur offre le vivre, le couvert, et les expédie ensuite vers leur destination.

Une fois parvenus dans les Etats qu'ils ont choisis, les artisans entrent dans les ateliers ; les agriculteurs, s'ils sont pauvres, se font ouvriers afin d'amasser les économies au moyen desquelles ils acquerront un lot de terre ; s'ils ont quelque argent, ils entrent immédiatement en possession, et se mettent à défricher.

Quelques années plus tard, quel changement ! L'ouvrier intelligent et économe a son échoppe, il travaille à son compte ; il est devenu son *bourgeois*, son propre patron.

L'agriculteur possède sa ferme, vend ses denrées, élève des bestiaux, a voix délibérative au conseil de sa commune, en attendant qu'il devienne M. le Maire.

Les enfants gras et dodus ont profité : Gustave sera ingénieur et Charles médecin ; quant aux petits, l'on verra.

C'est de cette manière que, depuis un siècle, le Nouveau-Monde se colonise, se peuple, et recrute ses citoyens.

Dans ces métamorphoses sociales et économiques où les plus nobles facultés de l'homme jouent le rôle principal, n'y a-t-il point là matière de roman ? N'est-ce point un sujet d'étude que cette famille ignorante et pauvre, gravissant par degrés les échelons de la hiérarchie sociale, s'affranchissant de la routine, des préjugés, acquérant des connaissances théoriques et pra-

tiques, faisant souche de propriétaire, de rentier, augmentant la richesse de la communauté, et, par des enfants instruits, dotant l'état d'un surcroît de force et de puissance ?

Dans ces humbles débuts sur une terre étrangère, dans ces succès, ces peines du labeur quotidien, dans ces espérances caressées et déçues, dans ces mille incidents de la vie des solitudes de l'Ouest, ou des forêts Canadiennes, dans ces accidents imprévus, si nombreux, si divers, un auteur ne pourrait-il point trouver une thèse à développer, des caractères à peindre, des vertus à louer, des actes d'humble héroïsme à signaler ?

Nous n'en doutons nullement.

Pour notre part nous sommes persuadé que l'Odyssée rustique de cet émigrant de la vieille Europe, ne peut manquer de trouver un jour son chantre convaincu et pénétré.

Le contraste des conditions de la vie dans les deux mondes, les liens d'affection qu'on a laissés dans l'un, formés dans l'autre, les luttes, les souffrances des premiers jours ; l'espoir, la confiance, faisant place au doute, au découragement ; l'aisance succédant à la gêne, la famille bénie croissant en nombre et en sagesse, les honneurs publics récompensant l'honnêteté et le mérite d'une existence de dévouement et de travail, n'y a-t-il pas là, avec la poésie saine et virile qu'en ces climats couverts de forêts, cons tellés de lacs, pleins des rumeurs des rivières, des cascades, des fleuves qui se jettent dans deux océans, de tous ces bruits qu'exhale une nature vierge et sauvage encore, n'y a-t-il pas là, répéterons-nous, de quoi tenter un écrivain, un romancier poète ?

Ce sont là les réflexions que nous a inspirées la gravure de la Station des Tanneries. Que l'on publie un jour *Les Emigrés au Canada*, petit volume de deux cents à deux cent cinquante pages, renfermant sous un modeste format le récit dramatisé de la vie d'une de ces familles émigrées au Nouveau-Monde ; que l'on fasse entrer dans ce cadre les renseignements de toute sorte que réclament la nature, les mœurs, les ressources et la géographie du pays, et l'on obtiendra un véritable succès.

Ajoutons aussi que la presse étrangère analyserait l'œuvre, en rendrait compte, et qu'outre la distribution gratuite du gouvernement, la librairie, par la vente, en étendrait certainement la propagation.

Nous ne nous dissimulons point la difficulté de la tâche ; mais nous pensons que le sujet offre les conditions désirables.

Le « Robinson Crusé » a plus répandu le